

Mon enfantôme

SABRINA ZEGHICHE,
Ottawa

*Sabrina est sociologue.
Après l'expérience dont elle
témoigne dans ce texte,
elle a décidé de changer
de sujet de recherche et
d'explorer la question de la
(non) reconnaissance sociale
du deuil périnatal.*

Fin avril 2010. Je prends un bain. La voix de Céline Dion emplit la pièce :

*On ne change pas
On met juste les costumes d'autres sur soi
On ne change pas
Une veste ne cache qu'un peu de ce qu'on voit
On ne grandit pas
On pousse un peu, tout juste
Le temps d'un rêve, d'un songe
Et les toucher du doigt
Mais on n'oublie pas
L'enfant qui reste presque nu
Les instants d'innocence
Quand on ne savait pas*

Le volume est presque au maximum. Comme si, en occupant le plus d'espace possible, la musique pouvait faire rétrécir ma douleur. Une douleur sublimée (celle de Céline) contre une douleur crue (la mienne) ; une douleur en rimes contre une douleur sans mots ; une douleur sculptée, réfléchie, domptée contre une douleur brouillonne, bancale, indisciplinée. Mais dans le dialogue de ces deux douleurs, je trouve l'espace qu'il me faut pour vivre ce moment qui, je le pressens, marquera le début d'une nouvelle ère pour moi. Je pose mes mains sur mon ventre et je chuchote : « *hang in there little fella* », en espérant qu'en lui demandant de coopérer, il pourra m'aider à conjurer le pronostic du médecin. « Tu es encore avec moi, je t'ai vu et entendu lors de la dernière échographie. Tu es là, quelque part. Je sens ta présence. Un spectre encore, sans doute... le voyage est long avant que tu te joignes à nous, mais la promesse est là. Ne fais pas marche arrière, ne retourne pas dans l'autre monde, reste avec moi... reste avec nous. »

Mes prières ne seront pas exaucées.

Une semaine plus tard, le verdict du radiologue est sans appel. Et comme ça, la vie qui venait à peine d'éclorre en moi s'est éteinte, dans l'indifférence générale. L'issue était inéluctable, alors il n'y avait pas lieu d'essayer de l'infléchir. L'événement était courant, alors il n'y avait pas lieu de s'y appesantir. Je n'aurais pas de réponse à mes questions : je ne saurais jamais pourquoi un tel drame est arrivé (pourquoi faire ? me faisait-on sentir), je ne saurais jamais si cela risquait d'arriver encore, si j'étais condamnée à vivre des déchirements à répétition. D'ailleurs, était-ce un drame aux yeux des autres ? Était-ce un déchirement ? Sa vie n'avait ému personne, sa mort non plus. Rien, il ne restait plus rien, pas même le souvenir de ce qui avait été pendant près de douze semaines. Comme je le lirais plus tard, sous la plume de Marie-Josée Soubieux¹, ce non-avènement s'est transformé en non-événement.

¹ Marie-Josée Soubieux, *Le berceau vide: deuil périnatal et travail du psychanalyste*, Toulouse, Erès, 2013.